LE XXe SIECLE.

I

Oui, braves gens de ce monde et autres gens, le XXe Siècle de l'ère chrétienne ou qui conduit au christianisme est commencé.

Car l'ère à laquelle nous appartenons, que nous pouvons appeler la nôtre, dont nous devons être fiers, qui est la vraie, la juste et la véritable, celle de la civilisation, est l'*ère chrétienne*.

Que s'il est des Chinois, des Musulmans et d'autres peuples de la terre d'une foi différente et d'un calendrier qi n'est pas le nôtre, il ne faut pas trop nous en préoccuper.

Ces gens-là, présentement dans le faux ou dans l'erreur, finiront par conformer leur religion et leur chronologie avec les nôtres.

C'est le christianisme qui doit désormais marquer l'heure des siècles.

Si le christianisme est dans son *ère* seulement, dans sa voie et dans sa marche, loin encore de son accomplissement pour ceux qui le connaissent et pour ceux qui ne le connaissent pas, il n'en aura pas moins sa réalisation dans les temps. Les nations et les peuples qui l'ont adopté, qui pensent et qui croient par lui, qui travaillent plus ou moins en son nom, qui comptent par lui les mois, les années et les siècles, sont ceux de la race supérieure, de la marche en avant, du progrès qui ne s'interrompt point dans l'humanité, de la civilisation qui s'étend qui s'élève, qui grandit, qui doit conquérir et devenir véritable dans la justice pour tous.

Cela ne dit pas, non plus, bien entendu, que les siècles qui ont précédé l'ère chrétienne et qui doivent être nombreux dans la vie du globe et de l'humanité, aient tous été des siècles sauvages, barbares, d'ignorance complète, sans valeur, sans œuvres, sans morale, sans civilisation relative et sans transmission de biens et de richesses aux siècles qui ont suivi. Ce serait là fort mal comprendre l'homme et la genèse de l'humanité.

Mais si l'*ère* peut être un commencement glorieux, et si les temps qui en sont sortis ont été le développement et l'affirmation d'une morale plus élevée et d'œuvres supérieures à celles du passé, est il déraisonnable et injuste de croire et de dire que cette ère a tout le caractère de la vérité, de l'excellence et du commandement!

II

Ainsi, comme temps et comme nombre d'années, le XIXe Siecle de l'ère chrétienne est mort, bien mort, irrévocablement mort, avec l'impossibilité de renaitre et de revenir sur ses pas.

Il a fourni et donné ses cent années d'existence.

Peu d'hommes, du reste, ont vécu aussi longtemps que lui, et bien peu de ceux qui l'ont vu naitre ne l'ont vu mourir. Les centenaires deviennent rares.

Mais puisque le XIXe siècle a fini son temps, vécu ses cent années, fait ce qu'il avait à faire et détruire ce qu'il avait peut-être à détruire, on peut en parler librement sans doute, raisonnablement peut être, avec le droit qu'on a ou que l'on prend d'apprécier ou de juger les morts. Car c'est là un droit que chacun de nous s'arroge très volontiers, et nous n'attendons pas toujours la mort pour l'exercer avec plus ou moins de raison.

En tout cas, comme les actes et les œuvres sont sous les yeux des survivants, comme plusieurs ont dû être acteurs ou témoins dans le drame humain du siècle disparu, l'on n'est pas tout à fait sans autorité pour en parler. Le devoir même vous y oblige, puisque les siècles eux mêmes, malgré la fixité de leur durée, ne sont point des étrangers entre eux s'engendrent l'un par l'autre se lient, s'enchaînent moralement se complètent par un accroissement constant dans l'héritage social, et doivent former ensemble la longue et grande histoire de l'humanité et de ses destinées.

Mais si un historien veut écrire l'histoire de son siècle, non seulement en dire les événements, les faits et les personnages, mais encore en dégager clairement la pensée dominante et l'esprit,—ce qui n'est pas absolument facile dans la confusion des choses et à travers les contradictions qui créent l'incertitude et le doute—il ne faut pas que cet historien, alors digne de ce nom, obéisse aux petites passions qui sont trop humaines, soit étroit par l'intelligence et par le système, ne soit que le minutieux analyste perdu dans les détails et à qui la synthèse ne révèle plus rien. Ce n'est pas ainsi que s'écrit l'histoire et surtout qu'elle se comprend. Bossuet lui a donné plus d'ampleur et plus de grandeur en lui donnant la foi; et vous pouvez encore, si vous ne possédez pas exactement cette foi-là, lui reconnaître une haute philosophie qui ne s'en éloignera pas trop et produira peut être la même lumière et la même clarté.

Donc, historiens courageux et consciencieux, d'ici comme de là, mais d'une langue civilisée et chrétienne, mais d'une philosophie qui ait l'affirmation du progrès et de la justice, mais d'une humanité qui ne marche pas sans loi, sans ordre, sans suite, dans l'aveuglement et sans destinée, mettez vous à l'œuvre.

Il faut porter bon et juste témoignage sur le siècle qui vient de finir.

C'est un droit, c'est un devoir et cela importe.

Ce XIXe siècle, du reste, qui vient de mourir ou plutôt de sortir de son cycle de cent années, laissant derrière lui son nom et ses actes historiques, faisant partie de l'histoire elle-même, et de l'histoire moderne, n'est pas sans importance, sans intérêt et sans enseignement, l'un de ceux que l'on peut qualifier en quelques mots et qui n'ont eu le mérite d'aucune puissante action, d'aucune révolution et d'aucune grandeur.

Il est même très haut et très compliqué, et ce n'est point un historien de moyenne taille et de médiocre pensée qui peut le mesurer et le comprendre.

III

Non, non, le XIXe siècle de l'ère chrétienne n'aura pas été un petit siècle, paresseux et lâche, misérable et honteux, d'impuissance et de décadence, faisant douter du progrès et de l'avenir, et duquel on détourne les yeux avec indignation ou dégoût. S'il a eu ses faiblesses, ses misères et ses lâchetés, c'est-à-dire ses épreuves, et si vous pouvez le condamner pour plus d'une action injuste, même pour plus d'un crime, il se réhabilite ou se justifie aussi par des actes qui prouvent que sa conscience n'a point cessé d'être vivante. Dans les lettres, les arts, les sciences, la religion, la philosophie et l'Etat lui-même, il a eu des hommes qui l'ont noblement servi. N'y aurait-il point eu dans ce siècle, comme dans ceux qui l'ont précédé, des personnages sacrés par le génie, par la sainteté, par la vertu ou par l'héroïsme; et si le travail est la véritable affirmation des hommes et de l'humanité, connaissez-vous un siècle qui ait été plus laborieux, plus actif et plus créateur que le siècle qui vient de finir? Et quand l'homme travaille ardemment, même sans une règle parfaite, même sans la conscience exacte de la repartition, ce n'est assurément pas la vitalité qui lui manque. Il en est de même du siècle.

Oui, en vérité, le XIXe Siècle, qui n'a point été indigne de son prédécesseur, qui n'a pas été non plus son négateur ou son justicier, aura certainement beaucoup pensé, beaucoup parlé, et beaucoup agi. Il ne venait pas pour rien dans le monde.

Que toutes ses pensées aient été justes et généreuses, que toutes ses paroles aient été sages et sensées, que toutes ses actions aient eu le caractère de noblesse et de grandeur qui commandent le respect et l'admiration, cela ne doit probablement pas être, et nous sommes sans doute l'un des derniers ayant le droit d'être appréciateurs et juges dans les questions de cette importance. Les acteurs de troisième ordre, les figurants et les comparses d'un théâtre ont très peu le droit de juger l'œuvre et l'auteur.

Pourtant, en nos temps de démocratie, quand vous avez vécu pendant trois quarts de siècle, écoutant et entendant, voyant et sentant, agité par ce qui vous entoure, bouleversé par ce qui arrive, frappé et plus ou moins brisé par des événements qui sont des révolutions, acteur obligé ou volontaire du milieu dans lequel vous met la naissance et vous jettent parfois les circonstances et l'imprévu, ne pouvez vous pas porter plus d'un témoignage sur les choses de votre siècle, affirmer tout au moins la vie, le mouvement et le caractère de ce siecle?

Car ses pensées n'ont été ni cachées ni incompréhensibles, car ses paroles ont été éclatantes et sonores, car ses gestes, *gesta*, ont été puissants et peut-être formidables. Il y a eu des éclairs dans les cieux, et les hommes ont entendu plus d'une fois la foudre rouler sur leurs têtes. Des nations se sont heurtées les unes contre les autres. Des sentiments de plus d'une nature ont agité les peuples; des idées nouvelles ont fait explosion et des intérêts d'un esprit différent ont produit des mêlées et des guerres effrayantes.

Est ce que le XIXe siècle s'est reposé?

IV

Mais quand on parle de lui, du XIXe siècle mort seulement comme temps et vivant encore par l'esprit, il est un point sur lequel il importe d'être parfaitement affirmatif, car ce point est tout un dogme et doit en avoir toute l'autorité.

En effet, parceque ce siècle n'a pas réalisé toutes les espérances désirées, parceque sa civilisation brillante par certains côtés, est obscure par d'autres et contient des injustices, des misères et des laideurs sociales qui révoltent, et peut être bien aussi parceque ceux là ne comparent point ou ne veulent pas comparer, il en est certains, à la fin de ce siècle, qui prétendent que la "Science y a fait banqueroute à l'humanité", et qui ont presque l'air de le croire.

Mais pourquoi ne prétendent-ils pas aussi, puisque le christianisme n'est qu'en voie de réalisation dans le monde après 1901 d'existence, que le christianisme lui-même n'est qu'une erreur ou un mensonge et qu'il convient de le déclarer en faillite?

Est-ce donc au XIXe Siecle et de par le XIXe Siècle qu'il faille proclamer la *banqueroute* de la science à l'humanité; et jamais absurdité plus grande a t-elle pu trouver un démenti plus facile!

Si la Science a été vraiment courageuse et généreuse, ardente et croyante, admirable et souvent héroïque dans ses apôtres de tout nom; si elle a fait de merveilleuses découvertes, résolu bien des problèmes qui passaient pour insolubles, soulevé les voiles de plus d'un mystère qui semblait impénétrable, révélé, inventé, créé, doublé et triplé les forces humaines, et par là grandi l'humanité pour des destinées qui auront leur accomplissement conjointement avec le christianisme lui-même,—car il y aurait blasphème à dire que le christianisme, idéal moral et social, conception de la justice parfaite et de la beauté, puisse être l'ennemi de la science et redouter ses lumières—n'est ce pas surtout dans ce XIXe siecle de tant de miracles accomplis par la science, de tant d'œuvres presque surhumaines, de tant de progrès liés les uns aux autres et concourant au même but, de la vapeur conquise, de l'électricité soumise, de la voix humaine sans limite, de l'œil lisant aux cieux, des distances rapprochées au point d'être effacées, d'un rapprochement constant et rapide entre les hommes pour une unité qui ne peut pas être l'esclavage, la misère et le malheur de l'humanité, mais bien plutôt son affranchissement, sa liberté, sa puissance, sa gloire et son bonheur!

Non, non, ne disons pas de mal du XIXe siècle.

Il n'a été ni petit, ni lâche, ni misérable.

Il a beaucoup travaillé et beaucoup fait, même en détruisant.

Cogitavit, locutus est et egit.

J. GENTIL.

LA MODE.

(Janvier.)

On peut demander dans les plus grandes maisons de modes à voir des modèles de vestes de fourrure. On sera fort embarrassé, sans doute, pour les montrer: ce ne sont que boléros ou paletots sacs, longs et demi-longs. Voilà la note exacte de la mode. Le genre de ses boléros se prête mieux à l'adaptation de la fourrure, dont l'inconvénient est de grossir. En effet, tout en étoffant le buste, ils laissent à la taille sa finesse, à la tournure cette gracilité qui n'appartient, en général, qu'à la première jeunesse, mais qui est si recherchée aujourd'hui, qu'on arrive à la conserver au prix de sacrifices qui auraient troublé des anachorètes. Si courtes qu'elles soient, les basques à une veste de fourrure épaississent quelque peu la silhouette. Supprimons donc les basques. De plus, la pointe du boléro allongée devant, s'adapte admirablement à la nouvelle structure féminine qui consiste à supprimer toute cette partie du corps qu'en anatomie on nomme scientifiquement le tronc. Il n'en saurait plus être question. En un tour de main, nos habiles corsetières ont tout supprimé. La silhouette élancée des beautés modernes est d'une seule venue avec une onduleuse "morbidezza" qui commence à la nuque pour s'achever au talon. Explique et comprenne qui pourra. Tout cela assure le triomphe du boléro. En voici un en breit-schwantz aussi souple que du foulard, croisé devant avec quatre gros boutons en turquoise gravée. Très grands revers arrondis en hermine mouchetée et bordés d'un rouleau de zibeline. Grand col évasé rond extrêmement montant, enveloppant, également en hermine mouchetée ourlé de zibeline. Longues manches droites tout en breit-schwantz avec bordure de zibeline. Grand manchon plat forme bateau en zibeline avec frange de queues pendantes. Le grand manchon est un complément fort élégant du boléro de fourrure, comme venant compléter l'ensemble.

Jupe de drap noir absolument unie. Avec cette toilette, un grand chapeau de bergère sorte de plateau en zibeline, posé sur une demi-guirlande de grosses orchidées or et argent à cœurs bizarres avec feuillages de velours bleu turquoise, est tout indiqué. Dans un autre genre, voici un paletot de loutre demi-long, droit, très aminci, croisé devant avec revers d'ourson blond, fourrure d'un ton roux superbe avec poils longs et touffus, n'ayant point, il est vrai, la moelleuse souplesse de la martre, mais d'un très heureux effet, étant très touffu et tranchant d'un ton très vif sur la loutre. Col à demi renversé, qui n'en est pas moins très enveloppant par suite de l'épaisseur de cette fourrure. Manches entièrement en loutre légèrement evasées du bas. Costume de drap vert olive très foncé avec streps de drap gris daim, lisérés de soutache noire et or, disposés en bordure droite sur la jupe et en brandebourg sur le petit boléro très court qui s'ouvre sur une chemisette de soie moire gris daim, brodée de petites soutaches d'or. Chapeau de feutre gris avec grand oiseau de paradis naturel et draperies de tulle bois bordées de rouleaux de loutre. Les hautes cravates de fourrure recroisées devant et qui se portent sur tous les genres de vestes sont très en faveur. Elles sont enveloppantes tout en paraissant droites. En voici une en renard bleu très touffu. Elle enveloppe le haut du buste jusqu'aux épaules et se termine au milieu de la poitrine par une frange de queues. Gros manchon rond pareil. Une autre en hermine, car l'hermine, cette fourrure bien féminine, a repris toute sa vogue. Celle-ci est mouchetée de queues très longues; frangées également de ces queues en pinceau qui tranchent si bien sur cette souple fourrure. Un manchon d'hermine de moyenne grosseur et doublé de satin blanc l'accompagne. Comme très jolie fantaisie de fourrure, nous citerons également le grand capuchon bonne femme en zibeline, enveloppant les épaules et la taille de ses plis largement et artistement drapés. Ce capuchon est posé sur un empiècement avec col haut monté en daim blanc brodé à jour sur un fond de drap d'or. Ce grand capuchon se fait également en hermine avec empiècement de velours noir rehaussé de broderies nickel. Grand col montant entouré d'un rouleau de chinchilla, manchon de chinchilla avec volants en forme en velours brodé de nickel, doublés de hermine; tout cela est de la plus élégante fantaisie, mais c'est la mode.

CUISINE.

Abatis de Volaille

Se compose de gésiers, cous, ailerons et foies de Volaille tronçonnés en morceaux réguliers; faire revenir au beurre avec oignon, carotte, pointe d'ail, bouquet garni; saupoudrer d'une ou deux cuillerées farine. Déglacer d'un verre vin blanc et mouiller avec bouillon blanc ou eau. Rectifier l'assaisonnement et laisser cuire 3/4 d'heure. Egoutter les morceaux, les parer et les ranger dans une santeuse. Garnir de 24 petites carotes nouvelles blanchies, autant de navets tournés en gousses, autant de petits oignons. Verser dessus le fond dépouillé, dégraissé, et passé au tamis fin. Laisser cuire 1 heure 1/2 au four. Demi-heure avant de servir, ajouter quelques pommes nouvelles et 1/4 de litre de petits pois blanchis à l'eau salée.

—

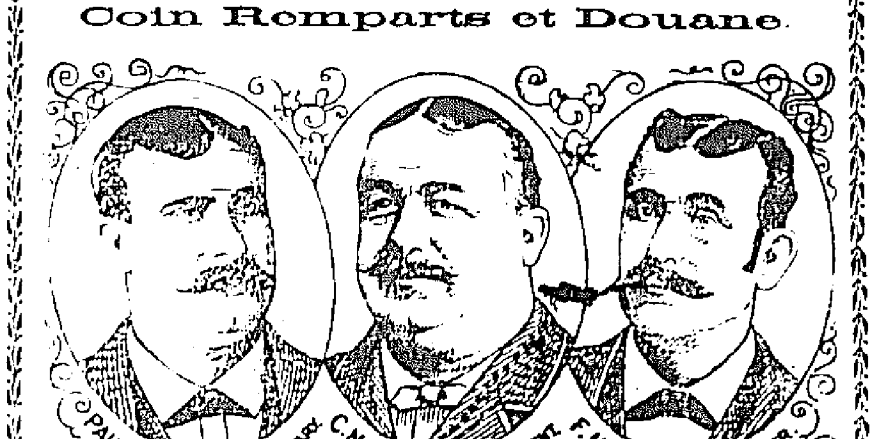
Bavaroise Glacée.

Faire une crème pâtissière, laisser refroidir, ajouter 5 feuilles gélatine fondues, mélanger, ajouter le même volume de crème fouettée que de pâtissière, mélanger, faire prendre à la glace, 3 ou 4 heures. Ces bavaroises se parfument à la vanille ou au kirsch, rhum, etc.

Abita, Abita, Abita,
Que de trésors de santé cette Eau contient

FISCHER
EMERSON
PIANOS
A L'ABRI DE L'HUMIDITÉ, SON DOUX. DURABLES.
Le meilleur pour le montant en Amérique, Europe, Asie Afrique.
Aussi agent des Steinway, Knabe, Sohmer, [illegible], Steninger.
Les prix les plus bas
Conditions les plus faciles
GRUNEWALD
735 Rue du Canal.
Venez voir l'APOLLO. Le meilleur instrument du monde qui s'adapte à un piano et en joue.

Rappelez-vous
QU'IL N'Y A QU'UN MAGASIN.
POSITIVEMENT PAS DE SUCCURSALES.
C'EST LE GRAND MAGASIN
Coin Remparts et Douane.



The C. N. MAESTRI FURNITURE CO., LIMITED.
Le plus grand magasin de Meubles du Sud et celui qui vend le meilleur marché.
Pour vous en convaincre, venez examiner nos Ameublements de salon, Ameublements de Boudoir en noyer, Chêne, Bouleau, Acajou et en bois de tous genres. Buffets, Vaisselliers, Bibliothèques, Lits en Fer.
NE VOUS TROMPEZ PAS. AUCUNE SUCCURSALE.
UN SEUL MAGASIN
AU COIN DES RUES REMPARTS ET DOUANE.
25nov—6m

Il suffit de voir pour croire.
VENTE SPÉCIALE!!
Cadeaux utiles du Premier de l'An.
Un petit nombre de lots dépareillés dans nos VITRINES sont offerts à nos CLIENTS A DES PRIX EXTREMEMENT REDUITS.
Vous économiserez de l'argent et obtiendrez les meilleures marchandises jamais vendues.
WEINFURTER'S JEWELRY PALACE,
A deux îlets en descendant la rue Royale, à l'encoignure Bienville.
D'admirables Souvenirs seront donnés à nos clients le 1er janvier 1901.
20 jan—1an

MAGASIN DU BON MARCHÉ,
313 RUE ROYALE,
F. ADRIEN BRUNET.
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER.
J'ai l'honneur d'informer mes amis, connaissances et le public en général que je viens de recevoir mon grand assortiment de Montres, Pendules, Diamants, Orfèvrerie, Lunettes et Bijouterie de toutes descriptions. Grande variété de Cannes et Ombrelles à pomme d'or et d'argent.
La seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle Orléans. Venez visiter et vous rendre compte par vous même du bas prix de mes marchandises, dont je défie toute concurrence.
4 déc 99—1 an

MONTRES et PENDULES soigneusement réparées
DIAMANTS remontés et tous genres de BIJOUX faits sur COMMANDE.
BIJOUX REPARÉS et renouvelés.
ARGENTERIE faite sur commande et réparée.
PLAQUAGE D'OR ET D'ARGENT.
PENDULES pour BUREAUX et RESIDENCES montées et entretenues à l'année.
FRANTZ BROS & CO.,
BIJOUTIERS,
833 Rue Canal.
20 juil

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

9 Commencé le 11 Novembre 1900

LA TÉNÉBREUSE

PAR GEORGES OHNET.

PREMIÈRE PARTIE

II

Suite.

En ce qui touchait au commerce fait pendant la campagne, le moment serait mal choisi pour le lui reprocher, où Metz était devenu pays d'Empire. Qu'au surplus il avait gagné assez d'argent par son savoir-faire pour qu'on ne fit pas le réachéri avec lui, et qu'un garçon de vingt-deux ans, qui mettrait quatre cent mille francs sur la table, le jour du contrat, n'était pas un prétendant dont on pouvait faire fi si facilement.

Moïse, qui n'était pas étouffé par les scrupules, mais qui voyait juste, prédit à son fils qu'il entamait là une négociation fâcheuse. Il ne lui déconseilla pas de changer de religion, puisqu'il lui paraissait utile de le faire. Mais il lui attesta qu'il n'obtiendrait pas plus Mlle Graff comme chrétien que comme juif, et qu'il recueillerait seulement la honte de son apostasie. Rien ne fit. Elias avait une volonté de fer. Il émerveilla l'archevêché par sa résolution, l'édifia par sa piété, se le concilia par ses largesses, et, avec une habileté remarquable, mit dans ses intérêts toute la haute dévotion catholique. A l'heure où le piétisme allemand entrait en lutte, dans les provinces conquises, avec le clergé à tendances nettement protestataires, la conversion d'Elias fut un événement politique.

Si le Statthalter n'avait pas été si exactement renseigné sur les sentiments de Lichtenbach père et fils, il aurait pu s'émouvoir. Il fit juste assez d'opposition pour que le patriotisme d'Elias se relevât d'une pointe de persécution. S'il avait été moins connu, il aurait pu devenir populaire. Il n'en fut pas moins refusé avec éclat par la famille Graff, et, comme pour accentuer l'affront qui lui était fait, dans les six mois qui suivirent, la belle Catherine épousa l'ancien sergent Baradier. En même temps le bruit se répandit que la famille Graff quittait la ville. Antoine suivait son beau-frère à Paris et entrait, avec lui dans la maison de banque de Baradier aîné.

Ce fut trop d'émotions pour Elias. Il perdit le sommeil, les fleurs de son teint pâlirent et, comme il venait de rencontrer les Graff qui se rendaient au chemin de fer escortés par tous leurs amis, il rentra chez son père, et se trouva mal dans l'arrière-boutique. Le vieux Moïse épouvanté coucha son fils, appela le médecin, et apprit, avec désolation, que le nouveau converti avait des chances de mourir, à brève échéance, dans le sein de l'Eglise catholique. Un délire furieux s'était emparé de lui, pendant lequel il se livrait, avec des vendeurs et des acheteurs imaginaires, à des marchés fabuleux, où défilaient tous les approvisionnements dont il s'était chargé pendant la guerre. Moïse l'entendit, avec stupéfaction, faire prix pour des viandes, des farines, des souliers, des draps, des cartouches, des cigares, des canons, du sucre, le tout entremêlé de pots-de-vin, de remises, et de trink-gelds et de drawbacks, qui donnaient un bien curieux aperçu des tripotages auxquels s'était mêlé l'agent de la défense nationale. Elias ne retrouvait une apparence de raison que pour vomir des torrents d'injures et de menaces contre les Baradier et les Graff. Il ne se calmait que quand son père lui disait avec persistance:

—Oui, Elias, tu te vengeras de ces gredins! Tu les ruineras, tu les écraseras!

Alors un sourire heureux passait sur les lèvres du malade, il dormait quelques heures et se réveillait en meilleur état. Si Elias ne mourut pas, on peut affirmer que ce fut l'intensité de sa haine qui le sauva. Les projets de revanche ne cessèrent pas de hanter ce cerveau incendié par la fièvre, et quand, avec étonnement, le médecin déclara que le jeune homme entrait en convalescence, les premiers mots qu'Elias prononça furent:

—Tant mieux! Les Baradier et Graff auraient été trop heureux si j'étais mort!

Les Baradier et Graff, pour dire le vrai, ne se souciaient aucunement des rancunes qu'ils avaient si violemment excitées. Ils avaient pris la direction de la maison de l'oncle Baradier, qui se retirait après fortune faite, et guidaient sagement les travaux des vingt employés qui alignaient des chiffres, depuis le matin jusqu'au soir, dans les bureaux de la rue de Provence. Ils avaient donné laborieusement de l'extension aux affaires, conservé et augmenté les filatures de laines, dont s'occupait plus spécialement Graff. Marcel Baradier et sa sœur Amélie étaient nés. Le bonheur complet semblait favoriser cette famile si unie, lorsque Elias Lichtenbach, le vieux Moïse mort, était venu s'installer à Paris.

Une métamorphose singulière s'était opérée en lui. Du frais, gras et glorieux Elias, rien ne restait. La première fois que Baradier et son rival se rencontrèrent à la Bourse, le banquier ne reconnut pas Lichtenbach. Il fallut qu'on le lui nommât pour qu'il sût à qui il avait affaire. Il vit un homme voûté, maigre, compassé, le front dégarni, les yeux froids, abrités derrière des lunettes d'or. La voix même était changée. M. Lichtenbach parlait peu, ne disant que des mots essentiels, ne livrait jamais plus d'un doigt à la main qui se tendait vers lui, et demeurait impassible devant les plus importantes nouvelles. Seule une contraction des mâchoires trahissait son émotion, donnant un caractère de férocité singulière à sa physionomie.

L'entrée en matière de Lichtenbach avec la maison Baradier et Graff fut significative. Il lui fit perdre trois cent mille francs, en une matinée, sur un marché de laines conclu à la Bourse de Troyes. Elias vendit des laines de Hongrie à un si bas cours que Baradier et Graff, trop engagés à la hausse, durent se liquider rapidement pour limiter leurs risques. Ce fut le premier éclair jaillissant du nuage. Il illumina la situation. Désormais, un ennemi toujours en éveil guettait la maison Baradier et s'apprêtait à la frapper dans ses parties vulnérables. Les mauvaises intentions de Lichtenbach, pour être dissimulées, n'en étaient pas moins certaines. Tout les trahissait. Continuellement les Baradier se sentaient surveillés. Et cette guerre sourde en excitant leurs facultés de résistance n'était pas improductive pour eux.

Attaqués, ils ingénièrent à se défendre, prirent leurs précautions, et ne livrèrent plus rien au hasard. Leur ennemi était bien puissant et dangereux. Inféodé au parti catholique, le plus intransigeant commanditaire du journal clérico-royaliste le "Panache blanc", reçu dans les maisons les plus fermées de l'aristocraite, Lichtenbach par la rude austérité de ses manières, la hardiesse de ses conceptions, avait pris une grande autorité dans un parti où les prêtres seuls ont de la ténacité et de la vigueur. Marié en Alsace et resté veuf avec une fille, qu'il faisait élever au Sacré-Cœur, dans les principes de la plus rigide dévotion, Elias était le type du renégat devenu plus chrétien que le Pape. Il se montrait aussi plus royaliste que le Roi, et effrayait souvent l'entourage intime du Prétendant par une ardeur combattive qui n'hésitait pas à conseiller l'action immédiate à des partisans dont une campagne dans les salons occupait suffisamment les loisirs, et qui ne demandaient pas du tout à risquer leur repos dans les aventures d'une Restauration fort problématique.

Mais si on redoutait Lichtenbach, on le caressait, le choyait, et c'était un homme dont l'influence mondaine était aussi occulte que certaine. Il rendait aux grandes familles ruinées des services d'argent inappréciables. Au lieu de recommencer les folies de l'Union générale et de dresser des batteries financières contre le gouvernement établi, il divisait ses tentatives, les répartissait sur un grand nombre d'affaires, mettait la main dans tous les syndicats d'Europe et, au moyen des capitaux groupés par lui, imprimait aux spéculations diverses un mouvement, dont il savait profiter, et surtout faire profiter les autres.

La suite à dimanche prochain

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt à la Nlle Orléans: J. L. LYONS & Co, 42, 44, CAMP.